

BRICOLER L'INCURABLE. DÉTAILS

MOHAMED EL BAZ

INTERVIEWÉ PAR AUDREY MASCINA

Audrey Mascina (A.M) : Vous avez intitulé et décliné votre travail depuis 1993 sous le générique de « Bricoler l'incurable, détails », pourquoi avoir choisi de nommer et résumer votre travail sous cet étendard? Que signifie ce titre ?

Mohamed El Baz (M.E.B) : Il ne s'agit pas pour moi d'un résumé. Dès le début, j'avais en tête cette volonté de construire un travail où chaque élément est lié à un ensemble. Chaque détail construit, augmente cette machine qui s'appelle «Bricoler l'incurable». lorsque j'ai nommé une fois pour toute mon travail de la sorte, je pensais que l'Art, ma position d'artiste n'avait qu'un but, celui de réparer des choses autour de moi. Je me suis proposé de bricoler cet incurable qui nous entoure au travers de détails ciblés selon les contextes.

A.M : Pourquoi votre réalité est "incurable" ?

M.E.B : Ce titre générique m'est apparu direct et sincère. Cioran parlait de «... nous ne faisons que bricoler dans l'incurable» par rapport à nos vellétés, même à nos actes. Ma réalité n'est pas «incurable», c'est l'Histoire qui l'est. «Bricoler l'incurable» a une résonance forte chez moi, parce qu'il me semble que ce générique remet en cause l'idée de progrès. Le progrès comme acceptation, validation de tel ou tel hØritage. C'est bien La réalité qui est incurable. Je me rappelle de quelqu'un qui disait de certains travaux contemporains, qu'ils étaient «Onusien» en quelque sorte, mais il me semble que la force de l'Art est bien dans des incursions domestiques de ce genre, à l'affût du monde et de ses rouages.

A.M : Vous avez développé un vocabulaire de formes et d'images que vous réactivez systématiquement pour chacune de vos installations, comment fonctionne et évolue ce répertoire visuel ?

M.E.B :Je viens de la photographie. J'ai eu très vite envie d'espaces à vivre, plus que des espaces à voir (ce n'est pas contradictoire). Je ne réactive pas systématiquement les différents éléments. Je m'étais par contre interrogé sur leur validité (pour certains) en les redistribuant pour les épuiser en quelques sortes. Mon ambition était que par «une sélection naturelle» (les expos, les livres, les films...) il y aurait des survivants. Ceux là même qui au final seront les rouages de la machine «Bricoler l'incurable». Bien plus qu'un simple projet rétrospectif pensé d'avance, le projet se construit avec ce dont il a besoin. Au final (quand ?) il ne restera que cela, les survivants.

A.M : Mais que produit cette "machine" dont vous parlez ?

M.E.B : Cette machine produit un mode de vie par exemple, ce qui n'est pas rien. Elle produit aussi des espaces où le monde change de dimension, bien qu'elle s'en nourrisse en premier lieu, qu'elle s'y réfère constamment , elle pose des jalons, des points de rendez-vous où ce monde se métamorphose. Pour moi chaque projet est une

dépression, au sens physique, météorologique du terme. La dépression passe chassée par un anticyclone, et là, une sorte de silence s'impose. Je suis sérieux, cette machine produit des climats, certains parlent d'ambiance, moi je préfère parler de climat. Cette machine crée des échelles de valeurs entre les choses, elle devient une sorte de décodeur...

A.M : Le portrait apparaît souvent dans vos installations, avec des visages brûlés, camouflés, les yeux censurés ou fermés ? Quel rapport avez-vous avec la représentation ? pourquoi cet annihilation du visage ?

M.E.B : Je me rappelle m'être posé la question du témoin, où plutôt comment passer du statut de témoin à celui de juge et inversement. Un des moyens était ces portraits aux regards directs. Pas inquisiteur, mais comme une adresse aux visiteurs sur ce qu'ils sont dans cette histoire, des juges, des témoins ? Il y a pour moi une nécessité à définir ce rôle dans un premier temps. Dans un second temps, il m'est apparu nécessaire de masquer, de gommer, de mettre à mal cette «relation psychologique» direct que l'on a avec un regard, un visage, avec les traits de quelqu'un. Je préférais me concentrer sur des situations plutôt que sur des individus, même si cela peut s'exécuter ensemble. Je n'ai aucun problème avec la représentation dans le sens où je ne sais faire que cela : enregistrer, couper, coller, monter, montrer. Plus haut je parlais de survivants concernant les détails de «Bricoler l'incurable», je crois que c'est plus juste de parler de situations survivantes. Le visage n'est pas annihilé, il laisse juste la place au reste.

A.M : Comment opposez-vous ou reliez-vous la sphère du privé et du publique que vous confrontez visuellement dans chacune de vos installations ?

M.E.B : Je pars du principe que mon travail ne m'est utile (à vivre) que lorsque ma petite histoire rencontre la grande Histoire, comme on dit. C'est un moyen de vivre avec ce qui me concerne, avec ceux qui m'entourent. Dans un premier temps je mets à ma disposition des outils de réflexion, de réaction. Ensuite je les propose comme gage de participation au monde.

A.M : Vos oeuvres s'imposent au spectateur comme un parcours, un puzzle géant, quelle relation cherchez vous à créer avec lui ?

M.E.B : Au fur et à mesure des réalisations, des implications sont produits des livres qui revisitent les différents projets, généralement tous les 2 à 3 ans selon les moyens. Une mise à distance, une possibilité de réfuter ce qui a été accompli. Je cherche à entretenir avec le spectateur une relation de manque sur le projet d'ensemble. Je veux dire par là que tout est énoncé et bien entendu le côté fragmentaire, puzzle de cette histoire. Donc pour moi c'est une invitation autant que possible à reconstituer quelque chose qui m'est propre. Je pense que personne n'échappe à une classification stylistique ou autre, mais là n'est pas mon propos. J'aime imaginer que quelqu'un qui s'intéresse à mon travail s'investisse à son tour pour imaginer un parcours possible, un regard qui serait comme un mouvement de caméra forcément subjectif.

A.M : Le texte, la parole sont omniprésents dans votre oeuvre, quel est son rôle ?

M.E.B : A l'origine, il me plaisait de penser que les installations, les photos, les peintures n'étaient pas suffisantes. Il fallait les augmenter de quelque chose de frontal (en

apparence). Une prise de parole avec ce que cela suppose de confirmation sur... Dire vraiment les choses avec des mots simples. mais rapidement, cela est devenu une couche de plus, qui n'éclairait pas vraiment, mais posait une densité, un écho insoupçonné. Je pouvais enfin regarder mon travail comme si j'étais quelqu'un d'autre.